

entretien

# Jade Tang

avec Claire Kueny

---

POLYPHONIES DE CHANTIER



Depuis 2013, Jade Tang va à la rencontre de personnes qui habitent et/ou produisent des chantiers. Habitants et habitantes, professionnel·les du bâtiment et, plus récemment, chercheurs et chercheuses en archéologie. Formée à la sculpture à la HEAR de Strasbourg, arpenteuse des ateliers qui font la tradition de l'école, et verre en particulier, les recherches de Jade Tang convergent systématiquement vers les matières qui se métamorphosent, vers les états changeants, transitoires. Couplée à un intérêt profond pour l'architecture, cette préoccupation essentielle pour les états et éléments en transformation l'a tout naturellement conduite vers les chantiers de rénovation : domestiques d'abord (le « chez soi en transition »), jusqu'aux chantiers de fouilles d'archéologie préventive conduits sur les chantiers d'aménagement urbains.

Depuis 2013 et jusqu'à aujourd'hui, Jade Tang a ainsi mené deux recherches principales sur les chantiers, inscrites toutes deux dans des temporalités pluriannuelles et intitulées respectivement *Perspective Résidentielle* et *Caresser l'histoire*. Elle y a élaboré sa méthodologie de travail. Celle-ci consiste d'abord à investir un territoire de recherche qu'elle documente par des captations de données variées (empreintes, moulages, relevés d'éléments, photographies, vidéos et enregistrements sonores de bruits de chantiers et de discussions retranscrites ensuite), avant d'expérimenter plastiquement les informations recueillies pour produire des installations.

D'un chantier à l'autre, l'espace habité s'est élargi. Il s'est creusé, spatialement et temporellement, de l'épaisseur des murs à l'épaisseur des sols. Les premières perspectives sont devenues toucher.

Depuis *Perspective Résidentielle*, j'accompagne le travail de Jade. J'y pose mon regard et souvent quelques mots. Depuis 2016, je pourrais même dire que nous collaborons : nous travaillons ensemble et cet « ensemble » nous met au travail. Nous avons d'ailleurs mené un projet de recherche en commun sur les chantiers domestiques intitulé *Saisir le chantier* avec un troisième acolyte, le sociologue anthropologue Jean Paul Filiod. En articulant nos disciplines et nos pratiques, nous avons interrogé, à travers un travail de collecte d'images de chantiers et de

paroles d'habitant-es et de professionnel·les de l'habitat, de l'art et de la recherche, les représentations du chantier domestique. Celui-ci s'est déployé sous différents formats : l'article universitaire, le rapport de recherche, mais aussi un site Internet et une exposition<sup>1</sup>. Pour la première fois avec ce projet, j'expérimentais une mise en forme plastique et spatiale de la recherche théorique.

Si je relate ces expériences de co-laboration, c'est parce qu'elles disent quelque chose de la nature de notre travail en commun avec Jade et de notre relation artiste/critique ; des porosités entre nos deux pratiques de chercheuses et de ce qui s'y invente. Car, à ses côtés, se lie avec simplicité mes activités de critique et de chercheuse, auxquelles s'ajoutent des gestes qui déplacent ma pratique. Ces expériences permettent aussi, je crois, de saisir ce que contient, en creux, la proposition qui suit.

Voulant répondre au travail mené par la revue *Possible* sur le format de l'entretien, j'ai invité Jade à mêler les voix entendues, enregistrées puis retranscrites, de tou.te.s les acteurs et actrices des chantiers qu'elle a rencontré-e-s depuis 2013, de *Perspective Résidentielle* à *Caresser l'histoire* donc.

J'ai imaginé que ce texte permettrait aussi bien de lier l'ensemble des travaux de Jade sur les chantiers, quels qu'ils soient (domestiques, d'aménagement urbain

et archéologiques), que de donner une première matérialisation à *Caresser l'histoire*.

J'ai aimé, nous avons aimé l'idée, qu'avec ce texte, toutes les personnes qu'a croisée Jade sur des chantiers se rencontrent pour témoigner, indirectement, de son œuvre à elle : de ses processus de travail bien sûr, mais aussi de ses préoccupations, de ses enjeux, de ses formes. Ce que je n'avais cependant pas soupçonné, c'est que cette proposition dévoilerait aussi une partie de mon travail, de notre travail, et bouscule, encore une fois, ma pratique de critique.

Alors que je m'étais projetée dans un rôle d'intermédiaire, entre l'artiste et la revue, entre l'artiste et nos lecteurs et lectrices, Jade a non seulement proposé que je travaille avec elle sur le choix de ces voix, mais elle a surtout suggéré une manière de faire, pourtant relativement bénigne, qui m'a beaucoup interrogée sur mon geste. Après avoir fait une sélection d'extraits parmi tous ses entretiens, elle a proposé que nous imprimions puis découpons chacune des phrases pour les assembler ensuite. Des centaines de phrases découpées ont alors envahi la table de travail, que nous avons d'abord dû classer par thématiques (gestes, temps, traces, espaces, matières, ressentis, rangement/nettoyage, sans oublier la fameuse catégorie « autres ») pour pouvoir les agencer sur des porte-dossiers en papier bleu et créer ainsi de nouvelles conversations de chantiers.

Le simple fait de faire ce travail de couper-coller sur papier plutôt que sur ordinateur a totalement modifié mon appréhension de notre travail. Est-ce ridicule ? Est-ce narcissique d'avoir l'impression, pour quelques coups de ciseaux imprécis, de faire un geste de création différent de celui que je fais habituellement par les mots, sur un fichier word ? Il est clair en tout cas que la forme, les couleurs, les gestes, les outils, la présence de la main, mais aussi du corps, tout entier réquisitionné pour inventer de nouvelles compositions, modifient la pensée et la nature de la production.

Le simple fait de manipuler physiquement les mots a d'ailleurs rendu très concrète l'impossibilité d'envisager un véritable dialogue, sur plusieurs pages, entre toutes ces voix. Aussi ne lirez-vous que des bribes de conversation et devrez-vous prêter attention aux interstices, aux silences et autres paratextes qui entourent nos choix.

La proposition qui suit n'est donc pas tout à fait un entretien au sens où nous l'entendons à la revue *Possible*. Ou peut-être s'agit-il d'un entretien caché, invisible, entre Jade Tang et moi-même ? Mais pas d'un entretien

entre nous avec elles et eux. La proposition qui suit n'est pas non plus une œuvre. Pas en l'état, pas avec moi. La proposition qui suit est simplement un geste : le geste de deux autrices, de deux chercheuses qui, quand elles se retrouvent, se font agir, mutuellement, communément, parce qu'elles partagent des territoires, de vie et de pensée et, parfois, des manières de faire.

Polyphonie ou cacophonies ? Les voix nous ont échappé... Vous parviendront-elles ?

Merci à Adrien, Éric, Géraldine, Élise, Jérôme, Maxime, Willy, Alex, Djimoui, Jade, Pierrette, Olivier, Daniel, Sylvie, Claude, Christian, Mourad, Mickaël, Marie-Jeanne, Solène, Hélène, Emmanuelle, Gaëlle, Isabelle, Émilie, à qui nous avons emprunté les paroles/voix.

Elles, eux, ce sont des habitant•e•s réalisant des travaux de rénovation ou faisant faire des travaux, chez eux, par une entreprise.

Eux, ce sont des ouvriers du BTP, encadrants d'insertion professionnelle sur des chantiers, charpentiers, conducteur d'engin.

Elles, eux, ce sont des archéologues aux différentes spécialités et attaché•e•s à différents statuts (archéologues, archéologues du bâti, céramologues, dendrochronologue, carpologues restauratrices, ingénieur d'étude au Service Régional Archéologique, chef de fouille, directeur...)

C'est parfois une artiste.



<sup>1</sup> *Chantiers domestiques*, Syndicat Potentiel, Strasbourg, sept. 2019, dans le cadre des Journées de l'Architecture.

Les travaux commencent par les fondations.

Il faut descendre les couches pour arriver à l'information.

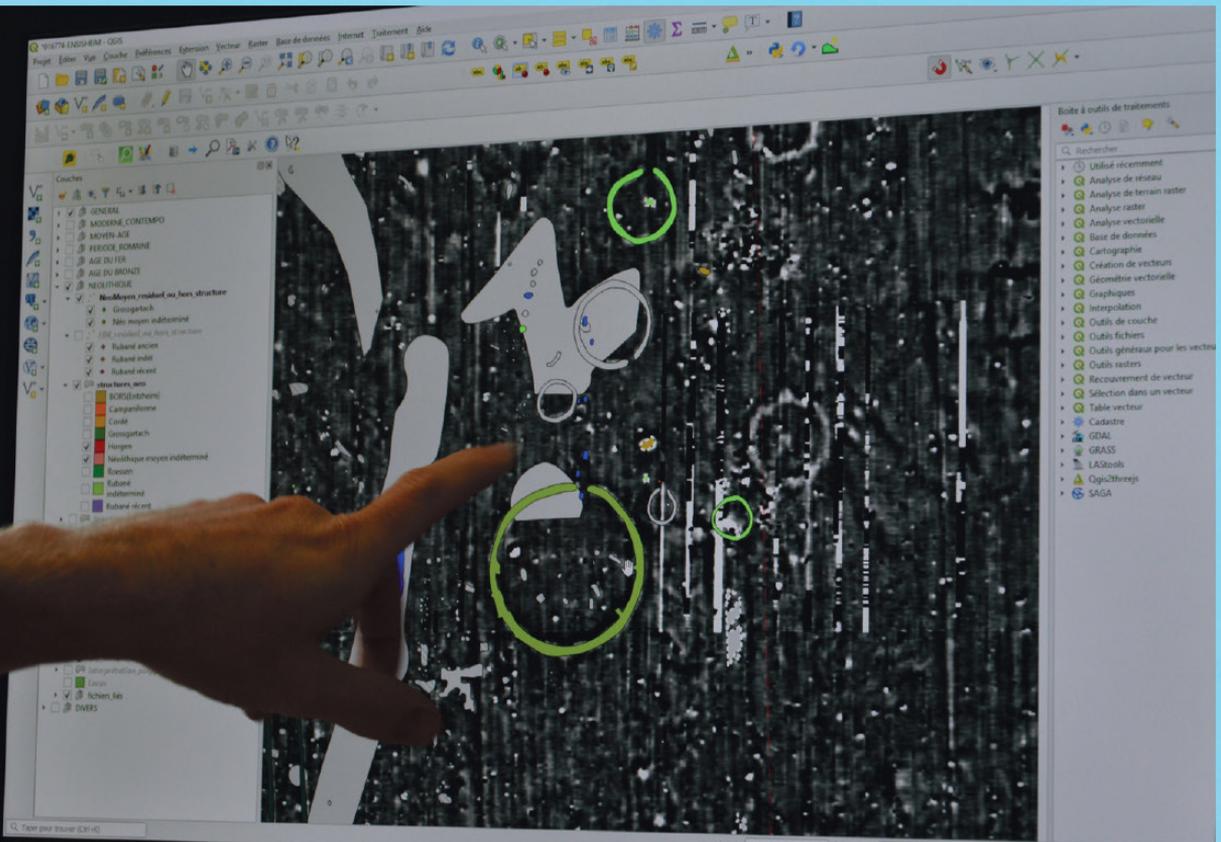


Rue du 22 novembre, le travail des archéologues prépare le terrain pour le BTP, par rapport à la découpe des conduits de gaz et des arbres.

Vous vous êtes bien amusé à mettre l'échafaudage autour du lilas.

J'ai vu qu'il est noir je ne sais pas s'il a une trame à l'intérieur, s'il est fait exprès pour ça. En théorie, c'est fait exprès pour une toiture mais... Moi je connais que le gris ou celui qui est tramé quoi.

La couleur se modifie au fur et à mesure.



Voilà c'est un système de patchwork où on remplit petit à petit le puzzle. Et je trouve que c'est noble quand même.

On touche à quelque chose, bah c'est plus ou moins en équilibre, hein, forcément...

On peut jauger l'amplitude du geste et sa précision

Bah c'est tous les muscles, les bras, les jambes.

On se fie au toucher du scalpel

... de l'ordre de l'intuition  
... du tâtonnement  
... la sensation de ce qu'on voit

En touchant dessous, on voit le creux.

C'est très particulier en plus parce qu'on détruit des archives.



C'est mieux de le prendre de l'autre côté. Parce que là, on voit que c'est pris dans le béton, tandis que l'autre, il est pris dans l'ossature.

Donc il le démonte pour voir ce qu'il y a derrière.

Voir les traces d'usage

Les deux réservent leurs lots de surprises et de joies!



J'ai pas envie de le démonter, parce que ça isole très bien. Le jour où on l'a installé, on sentait extrêmement la différence de température. Le bois. Il y a une trentaine d'années, et bien on sentait moins l'air.

Il n'y a pas assez de bois en même temps. On a coulé en haut, donc il faut attendre au moins... deux semaines.

On attend. On attend le bois.

- Oui. Quelques fois, comme l'année dernière ou cette année, c'est très sec et donc les cernes ne sont presque pas visibles. L'arbre n'a pas de force pour produire du bois.

Bah c'est-à-dire qu'il y a des conditions climatiques auxquelles il faut faire attention.

Et puis le bois, c'est un peu le premier à réagir...

Prendre soin des objets pour les générations futures.

On parle d'objets pour simplifier le sujet, mais oui bien sûr, ce sont sensés être des connaissances. Au départ c'est un objet.



Directement sous le béton - béton qui a une valeur archéologique - on peut voir des fragments de rails de tram.

Il y a un magnifique graphisme sur les tuyaux d'évacuation avec l'équerre à béton ! Là, tu tiens la photo de ton expo prochaine ! Avec la chaudière, avec les tuyaux bleu et rouge ! Ça manque un peu de luminosité...

Oh que c'est beau. Ayayayaya ! Oh que c'est beau !  
[au loin, chants de Mickaël, interprétation libre de "Dieu que c'est beau" de Daniel Balavoine]



Au XVIII<sup>e</sup> siècle, on se trouve là où on est actuellement, au milieu d'un pâté de maisons.

Parce que là, il y avait un mur, il y avait une porte ici et donc là, c'est un mur béton, là c'est...

Ça c'est du sarnafil®, c'est pour faire des toits végétalisés.

C'est juste un plastique qu'on vient thermo-chauffer pour faire une étanchéité provisoire.

Ici, on est plus à la marge donc on a des petites constructions plus légères.

De ce côté-là, le plâtre est vraiment tout pourri. À part les deux pièces qu'il y a là et là en-dessous, le plafond est bien, mais ici le plafond est tout pourri quoi. Il est fissuré de partout et tout.

Alors juste ici, les choses structurantes. Donc là, on a en partie démonté une descente de cave avec des marches d'escalier qui se trouvaient ici. Si elles étaient en grès rose, par exemple, elles ont été démontées et donc il reste juste le négatif. La descente est là.

Il y a peut-être une pièce de bois qui a cédé à un endroit parce qu'on voit que vraiment, le plâtre est creux là.

Il y a une planche là que j'ai rajoutée parce que le bois était complètement mort quoi, à cause de la fuite qu'il y a eue.

Par exemple, en face de nous, on a un mur qui présente déjà lui-même différentes phases de construction. Mais sous ce mur, là, c'est un peu sale, il faudrait qu'on re-nettoie. On a différentes strates qui renvoient..., avec des couches noires superposées, avec des lits de matériaux intercalés, etc. Des fois, on a des structures en creux qui peuvent correspondre à des trous de poteaux, des fosses qui là, pour le coup, datent de l'antiquité. Ça, on va le traiter avec d'autant plus d'attention. Disons qu'on y va par étape.

Ici, là, juste derrière, ça, c'était dans un état pas possible. Il y avait plein de gravats partout. Ça, c'est moi qui l'ai nettoyé.

C'est limite la même chose, sauf que là, il y a vraiment une ouverture qui est faite.

Et là en touchant, tu vois le creux

Le but c'est d'aller chercher les informations dans la matière.

Ça devrait être un lieu fort ici après. Enfin ça l'est déjà !





... et si c'était la maison qui racontait elle-même son histoire, là ce serait une vraie épopée, depuis sa construction jusqu'à sa transformation multiple par des gens différents... qui viennent... picorer... [...] Si les bâtiments pouvaient parler... La maison, elle vit des milliers de transformations jusqu'à une destruction et un recyclage des matériaux éventuellement. Je trouve que l'épopée, là...

L'état des lieux était tel qu'il a fallu prendre une décision.

C'est plutôt fatiguant, parce que tu ne fais rien de la journée... Ça passe moins vite. Quand on bouge avec la machine, ça passe plus vite. Quand on fait de l'archéologie, on sait, on a l'habitude. Quand il y a rien, ça va vite. Après, quand il y a un peu quelque chose, ça prend du temps.

En une journée, on peut faire des bonds de plusieurs millénaires et on ne réalise pas forcément.

Mais le truc, c'est qu'on finit pas... Il y a toujours des trucs qui traînent à faire. Enfin bon c'est un...

Mais j'ai l'impression que les briques qui sont au-dessus sont jaunes. Il faudrait faire une étude plus détaillée, mais on dirait que là haut, les corbeaux sont un peu différents de ceux qu'on a là. J'ai l'impression que ça a été reconstruit.

Il y a un petit décalage de 5-10 cm, donc ils vont s'appuyer à la fois sur ça et sur le petit muret qu'il y a euh qui affleure de l'autre côté.

Alors, c'est marrant, ça agrandissait vachement l'espace du coup parce qu'on voyait le jardin et un espèce de prolongement. Ça donnait une idée de l'espace. Ce qu'on pouvait y faire.

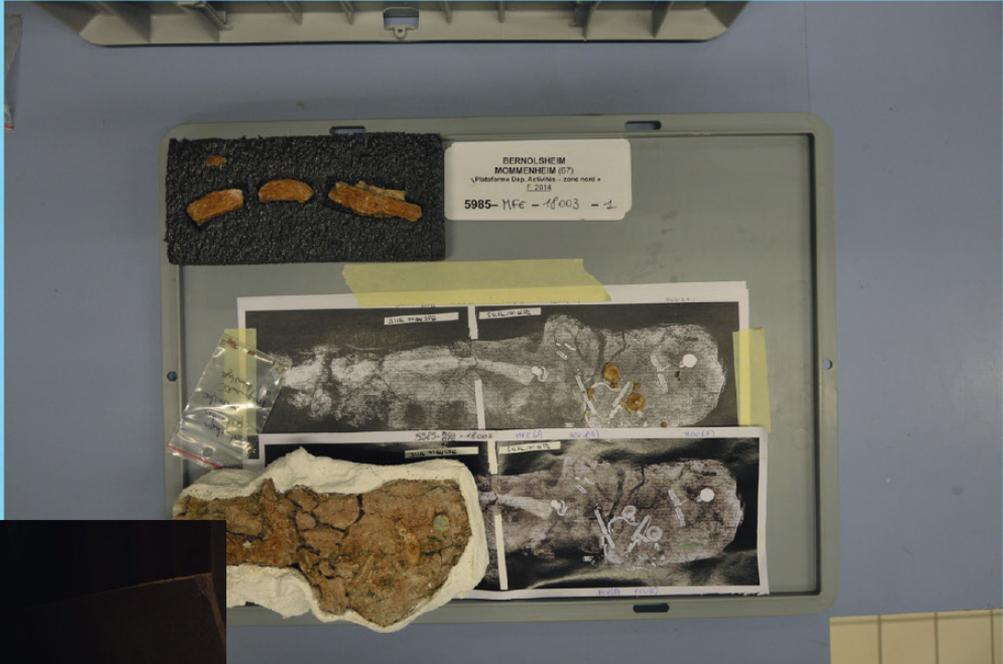
Et sinon on a un peu détruit tout ça, mais c'est ce que j'appelle une stratigraphie. En face de nous, on a une accumulation de couches diverses et variées. Elles ont toutes à peu près la même teinte, donc c'est un peu dommage. C'est plus la texture qui diffère.

Quoi qu'on fasse, la matière essaye de revenir à son état de minerai.

En ce moment il y a une forme de statu quo, ça change pas beaucoup quoi.









Une fois qu'eux ont fini, il faut tout refermer.

Donc les archéologues, bien sûr, vont possiblement avoir une information qui va plus bas mais ne pourront pas y aller...

Bah y a plus rien ! Y a plus d'espace vraiment.

Et puis même, à partir de ce lieu-là, de ce qu'on a pu imaginer, ça s'est déjà transformé. Ça a déjà évolué dans les plans et dans les têtes.

